

PRODUCTION CONSOMMATION ÉQUIPEMENT FINANCEMENT DES RESSOURCES DE LA FORÊT TROPICALE

Depuis sa fondation, notre Revue a exposé et discuté, dans le but de les vaincre, les difficultés auxquelles se heurtent l'exploitation et l'utilisation des bois et des produits dérivés, provenant de la Forêt tropicale. Nos collaborateurs, dûment qualifiés, les ont chiffrées afin de documenter autant ceux qui consacrent leur activité à l'exploitation et à l'utilisation de cette source d'énergie-matières que ceux qui viendront renforcer les premiers, encore trop peu nombreux pour en réaliser les extensions projetées. Nous avons préfacé leurs articles par des considérations d'ordre très général sur les composantes utiles de ces richesses. Mais ces vues sur le proche avenir, qu'un aviateur qualifierait « d'aériennes » dans l'espace-temps, sont d'une urgence secondaire pour celui qui se trouve aux prises quotidiennes avec les multiples tâches consistant : tantôt à résoudre un problème d'équipement en machines qu'il faut payer, renter annuellement et amortir ; tantôt à pourvoir un chantier ou un atelier d'une main-d'œuvre en cadre, maîtrise, manœuvres, dont il faut ensuite assurer l'alimentation, le logement, la santé et les distractions ; tantôt à supputer la cadence des débouchés ainsi que l'écart maximum possible entre prix de vente et prix de revient.

Mais ce chef, qu'il soit patron ou directeur de société, se doute-t-il aussi qu'à notre époque mouvementée les grands courants industriels mondiaux peuvent se renverser en quelques an-

nées ; et qu'il lui faut de plus en plus suivre de près les besoins de ses consommateurs souvent très lointains, connaître leurs tendances, voire leurs préjugés ?

Notre rôle est de l'éclairer dans ce domaine ; mais à côté de nous et de lui, il y a un superviseur, un superacteur qui décide de son sort :

C'est l'Administration publique.

A côté d'elle, toutefois, se trouvent les grandes sociétés et les moyennes et petites entreprises, formant pratiquement avec elle un indivisible triplet, solidaire les unes des autres.

Lorsqu'on a décidé de construire des bâtiments ayant une destination précise, on choisit un architecte pour en dresser le plan d'ensemble qui est soumis ensuite à l'examen du client ; quand ce dernier a donné son accord après s'être assuré le capital nécessaire à l'exécution des travaux, l'architecte passe aux plans de détail et les distribue ensuite aux divers corps de métiers chargés de l'exécution. M. MONNET, notre architecte national, a esquissé un plan où est prévue la mise en valeur de la forêt tropicale. Ce document est à l'examen de l'Administration, en attendant la distribution des plans de détail ; les grandes sociétés escomptent y trouver un appui dans des conditions qui restent à préciser ; quant aux moyennes et petites entreprises, elles ne connaissent guère de ce plan que le nom de son auteur.

Néanmoins, tous les animateurs petits et grands qui composent ce triplet sont d'accord pour reconnaître que les conditions actuelles d'exploitation de la forêt tropicale se présentent matériellement et socialement de façon très différente de celles qu'on imaginait avant la dernière guerre, ainsi qu'en font foi les archives de notre Comité National des Bois Tropicaux contenant l'ensemble de nos connaissances sur la forêt tropicale et de nos projets de son exploitation, tels qu'on pouvait les concevoir jusqu'en 1940. Mais la puissante accélération des recherches scientifiques et l'apparition consécutive d'un machinisme tout nouveau, né de la guerre, a révolutionné ces projets au point de rendre perplexes les théoriciens aussi bien que les praticiens industriels; il s'en est en outre suivi une course à l'énergie, préoccupant autant les économistes et les moralistes que les militaires (1). Sous l'influence de cette même préoccupation, nous avons dit pourquoi la forêt tropicale, immense usine de transformation de l'énergie solaire, devait être traitée tout différemment, puisque nous n'extrayons encore d'elle que la minime tranche, trouvant acquéreurs à des milliers de kilomètres, à des conditions encore rémunératrices malgré le prix élevé de pareilles distances.

Cet aspect original de l'exploitation a naturellement centré l'attention à peu près exclusivement sur la « crème » des bois tropicaux; car les premiers exploitants pénétraient dans la grande forêt la hache à la main et l'enthousiasme au cœur pour n'abattre que ceux-ci; ils s'y enrichissaient ou s'y ruinaient au milieu de conditions climatiques très dures! parfois, pour en rompre la monotonie, surgissait de la brousse quelque humoriste misanthrope, tel ce QUESNEL DE LA ROZIÈRE, interviewé en Afrique par un de nos reporters (2). Mais si, en ce moment, il y a unanimité pour modifier cette formule et entreprendre la mécanisation et ultérieurement l'industrialisation de la forêt tropicale, on semble non moins d'accord pour éviter un faux départ, d'où nécessité de dresser le bilan serré du nouveau programme dans ses quatre composantes fondamentales:

- 1 : production, main-d'œuvre ou opérateurs);
- 2 : consommation des énergies-matières;
- 3 : équipement, machines;
- 4 : financement, rentabilité.

(1) Voir page 9 du N° 1 de la Revue *Bois et Forêts des Tropiques*.

(2) Voir *Les Secrets de l'Afrique noire*, par Marcel Sauvage.

Comme nous l'avons dit et le répétons encore, l'équipement-machines subit une poussée quasi gigantesque; des dispositifs, appareils et procédés, intéressant directement le forestier, considérés hier encore comme de la pure imagination, sont entrés dans la réalité et s'y déploient presque à la façon d'une trainée de poudre.

L'exploitation de la forêt tropicale peut se pratiquer soit à l'échelle de l'individu à la hache et à la scie, soit selon les méthodes ultra-modernes et l'utilisation du nouveau machinisme, ainsi que le font nos grandes mines de houille, entourée de leurs multiples usines de dénaturation et ateliers annexes.

Remarquons incidemment que la forêt tropicale ne serait comparable qu'à une mine où la houille « repousserait » périodiquement à la façon de l'arbre et de la matière végétale qui l'environne.

Le dernier mode, le seul envisagé dans le plan Monnet, a été successivement exposé par nos deux collaborateurs, MM. J. ASTIER DE VILLATTE et É. BALLOUX, dans les articles: « Développement de la production forestière d'outre-mer ». Ils ont jugé et comparé leurs points de vue avec les projets de l'Administration.

Il serait néanmoins désirable qu'une large publicité fût donnée à ces thèses dans tous les milieux: devant les industriels, les biologistes, les économistes, les ouvriers, etc., de manière à susciter des discussions et critiques susceptibles d'éviter de fatales erreurs, toujours possibles quand il s'agit d'un problème d'une pareille ampleur. Il semble qu'un pas soit déjà fait dans cette voie puisque nous relevons dans la chronique économique et financière du 10 mai dernier du journal *Le Monde*, sous la signature de Jean DAYRE, un article intitulé « La lutte pour l'Efficiencé: équipement ou organisation ». Nous y notons cette remarque judicieuse que « *L'équipement doit se faire sous le signe de l'économie de moyens, la pire faute étant de suréquiper. Dans ce domaine, notre information est d'une pauvreté presque tragique. Le calcul d'efficiencé est relégué à l'arrière-plan des travaux de planification. Nous n'avons ni méthodes, ni crédits pour l'étude des coûts et des rendements. La recherche économique est encore moins dotée que la recherche scientifique et technique...* »

Avant d'aborder la discussion des quatre composantes signalées ci-dessus, nous devons observer que celle qui porte le n° 1, c'est-à-dire: « Productions, opérateurs », est la source d'où

découlent les suivantes, puisque, sans elle, il n'y aurait ni machines, ni capitaux, ni consommateurs, ni équipement. Or, en Afrique, la main-d'œuvre noire est très inférieure, au point de vue de l'activité et du rendement, à la main-d'œuvre indochinoise, de sorte que la base fondamentale d'une mécanisation dans ces deux régions diffèrent essentiellement. A ce point de vue, c'est incontestablement le Brésil qui réunit le maximum d'efficacité ; le nombre d'animateurs, leur activité congénitale, le nombre d'habitants au kilomètre carré, l'existence de centres peuplés favorisant la production et la consommation, constituent une somme de facteurs dont la résultante est très nettement en faveur de la zone brésilienne ; vient après elle la zone hindoue et indochinoise, l'Africaine arrivant loin derrière ces deux premières.

Cette constatation ne met nullement en cause la valeur humaine du Noir africain ; mais les conditions climatiques obligent le Blanc à déployer dans la zone tempérée une activité que ne comprend et dont ne veut pas le Noir. La machine deviendra-t-elle entre eux le solide trait d'union qui permettra au Blanc de réduire sa trépidante activité et au Noir d'accroître la sienne, pour collaborer à la création

et à l'exploitation de ces futurs robots qui égaliseront les loisirs des deux races ?

Nous essaierons de répondre à cette question dans une prochaine étude.

Remarquons seulement qu'il existe heureusement entre Blancs et Noirs cet « indéfinissable et mélancolique accord » qu'a évoqué R. DELAVIGNETTE dans ses « Paysans noirs » ; en vivant au milieu d'eux, il a en effet découvert que leur honneur est, non dans les armes, mais dans la daba, la houe qui retourne la terre ; et il ajoute : « Les Blancs aussi ont prié pour la machine extraordinaire, les accès de fièvre, la construction de la route... »

Daba, route et machine, lui sont apparus comme les trois moyens associés et non pas opposés pour l'ascension vers une vie plus belle pour les habitants de ce vaste continent, encore presque vide d'hommes, comparé à la surpopulation du nôtre.

H. STEINMANN.

Erratum à l'Editorial du n° 5, page 8, colonne de droite, 12^e ligne à partir du haut :

Lire Exploration, au lieu de : Exploitation.

